

PHILIPPE YVON

LA TÊTE DE MORT

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042524012

Dépôt légal : janvier 2026

On ne sait jamais ce que le passé nous réserve.

Françoise Sagan

Les Faux-Fuyants, éd. Julliard

Au Minot qui vit encore en moi !

Je sortais de l'entrée quinze. La mâchoire en compote, il était neuf heures du matin, ma mère prenait toujours les rendez-vous chez le dentiste tôt dans la matinée. Je la laissai s'affairer à ses occupations et rejoignis mon groupe. On était le seize août mille neuf cent soixante-dix-sept, les cigales chantaient fort et les collègues m'attendaient pour qu'on se fasse un jeu ou une virée. Ils étaient là, à patienter devant l'entrée seize, mon entrée. Ils s'amusaient à foutre un de la bande dans les massifs de romarins, juste comme ça afin qu'il sente bon. Les collègues, c'était toute ma vie, il y avait même mon frère, c'était mon collègue-frère, franchement, à cette époque, on ne pouvait pas faire mieux. On habitait la cité Fleurs des Champs à Toulon, « Fleurdech » pour les intimes, un ensemble d'immeubles qui avoisinait le millier d'appartements. Nous avons essayé à plusieurs reprises de faire le compte, mais chaque fois, on abandonnait. On avait juste réussi à déterminer le nombre d'appartements dans la grande tour : onze étages, multipliés par quatre appartements pour deux entrées, la quinze et la seize... environ quatre-vingt-dix logements en un bâtiment. C'était le Sud, il faisait chaud et l'air était sec. Notre passion durant nos trois mois de vacances scolaires, c'était de « descendre en bas », c'était une faute de français, paraît-il, mais on s'en fichait. Chacun quittait l'appartement familial en criant, « je descends en bas », c'était un cri de victoire et d'évasion. En bas, il y avait l'espace, la liberté, les collègues, l'aventure et l'ennui. C'était toute notre enfance.

Devant la tour, nous étions assis sur les marches de la conciergerie (logements de fonction des gardiens), on attendait un autre collègue, Pierre qui devait descendre. Pendant ce temps, Solal s'était soulagé en pissant dans le recoin de la façade de la conciergerie, pensant que cela ne se verrait pas. Mais le liquide jaunâtre ruisselait devant nous, empruntant

la pente carrelée jusqu'au massif de romarin. Les vieux qui passaient nous regardaient méchamment. Vraiment, rien de glorieux, Solal urinait le plus souvent à des endroits incongrus qui nous foutaient la honte. Pétard, il avait onze ans et il était con comme un balai, mais qu'est-ce qu'on se fendait la poire avec lui. Petit, gros, trapu, cheveux longs et noirs toujours en tee-shirt colorés alimentant son énergie débordante.

On s'installait comme ça, souvent, sur les marches qui menaient aux appartements des concierges qui entretenaient la cité. Ils habitaient là devant les massifs de romarin du jardin central de la résidence. Un magnifique jardin tropical qui comprenait des cactus plats avec leurs figues de barbarie, des palmiers et leurs dattes, d'énormes plantes grasses, des gros buissons de romarin gris et bien d'autres espèces inconnues qui fleurissaient au printemps et pendant l'été. Un jardin fait pour la chaleur. Les concierges nous connaissaient par cœur. Ils savaient de quelle famille on venait, combien on avait de frères et sœurs, si l'on avait cassé quelque chose. On s'en méfiait comme de la peste, ils racontaient tout au proprio de la cité, c'étaient des rabocheurs¹, et nous, on n'aimait pas les rabocheurs. Le propriétaire de cette cité était une sorte de dandy qui avait toute cette fortune à gérer. Des loyers à toucher, et des familles à virer quand il le voulait. On avait une dizaine d'années, on allait rentrer de plein fouet dans l'adolescence, il n'y avait pas beaucoup d'adolescents dans cette cité. Peut-être quelques filles inconnues qui ne sortaient jamais, les jardins et le terrain de jeux derrière les immeubles, c'était l'univers des garçons. Pour voir des filles, je le compris plus tard, il fallait faire l'effort de quitter les fréquentations de Fleurs des champs et s'ouvrir au monde. Ce qui, pour l'instant, n'était pas prévu au programme.

On crevait de chaud en plein cagnard en attendant notre collègue. Un vent venait de se répandre dans notre région plus habituée aux coups de gueule du mistral. Celui-là était doux et brûlant, il venait du Sahara : le sirocco. Mais la chaleur ne nous faisait pas peur. On aimait ça. On était tous bronzés comme les blés à force de jouer torse nu ou dorés comme le

1 Rabocheurs : ceux qui dénonçaient les autres.

pain, c'est selon... Une casquette ou un bob sur la tête, c'était notre seul rempart face au soleil. On avait changé d'escalier pour ne pas attendre dans la pisse de Solal. Mon frère, Thibault, faisait des bonds à chaque guêpe qui passait trop près de lui. À mourir de rire, sa désarticulation sans musique nous tordait. À chaque soubresaut, on criait « Hip hop », il aurait pu inventer une nouvelle danse en mille neuf cent soixante-dix-sept ! Pierre pointa son nez avec une nouvelle incroyable.

— Hé, les gars, le King est mort !

— Ah et c'est qui le King ?

— Ben le roi du rock, Elvis Presley...

— Tu connais toi ?

Solal nous regarda ahuri.

— Ben non... Espèce de fadoli² !

Mon frère et moi pas mieux, bref, on ne savait pas qui était le King, mais cela paraissait important. Et comme notre anglais était aussi lumineux que notre inculture...

— Ça veut dire quoi KING ? Ça fait un peu bruit de sonnette, non ?

— Ça veut dire roi, en anglais, comme King Kong, le roi Kong, indiqua Éric

— Putain, ça fait peur ce film ?

— Ouais, mais il paraît qu'il y a une fille à poil dans le film en plus...

— Ouais, ça fait peur...

— Moi, je trouve que ça fait sonnette quand même King Kong, King Kong, King Kong...

— Solal, t'es vraiment con des fois, je vous parle d'un événement planétaire, ils ont dit à la radio, le monde va veiller le roi du rock et nous, on fait quoi ? On regarde ce calu³ de Solal faire la sonnette et pisser dans les coins.

— C'est vrai, dit Thibault, on devrait lui rendre hommage, faire un truc qu'on n'a jamais fait, en son honneur.

Mon frère aimait bien mettre des défis en route, juste pour qu'on se teste, qu'on essaie des choses et surtout qu'on sorte de cette cité. Il avait raison, l'aventure était ailleurs

2 Fadoli : fous.

3 Calu : dingue, fou.

qu'entre ces immeubles qui nous maintenaient dans une prison faite d'entrées d'escaliers qui ne menaient nulle part. Un jour, je ferai tout pour voir où elles mènent. Il avait une tête de surfeur américain des cheveux en bataille blonds, un visage anguleux et un sourire ultrabrite. Depuis son entrée au collège, il avait pris des muscles et ça lui donnait un air d'aventurier prêt à tout.

— Chiche dit Pierre, on prend des vélos et on part quelque part lui rendre hommage, on fait un grand truc et on dit que c'est en son honneur, ça se fait ce genre de truc, je l'ai vu dans un film.

Pierre les cheveux drus, courts, des lunettes avec des verres à triples foyers était un peu le jobastre⁴ du groupe. De temps en temps, il perdait la boule, poussait des cris et se mettait dans des états pas possibles. Il est vrai qu'on lui en mettait plein la gueule, parfois, faut le reconnaître. Mais souvent, c'était parce qu'il ne comprenait pas tout. Il avait fait sa scolarité de primaire en classe de transition, c'est dire s'il était jobastre ! Il devait rentrer au collège comme nous, mais dans une classe de CPPN... On ne savait pas ce que cela voulait dire, mais c'était pour les calus, ça, c'est sûr. On ne savait pas ce qu'il avait, mais on s'en foutait royalement, c'était un collègue comme les autres et, quand il s'agissait de faire les cons, il n'était pas le dernier. La normalité de l'école, on s'en fichait ! L'inclusion, c'était nous ! Voilà notre troupeau depuis une décennie, Pierre et Éric les cousins, Solal, Thibaut et moi les frères. On était les cinq doigts d'une main gauche.

— Ouais, on fait quoi alors,

— On va chercher King Kong ? Solal avait encore frappé fort.

— Putain, t'es chiant, toi....

Éric et Thibault l'attrapèrent et ils le jetèrent dans le massif de romarin en le frottant de toute part avec les branches. C'était un bon système pour le calmer, on avait souvent droit à ce supplice chacun notre tour, après on sentait le romarin toute la journée, ça rentrait dans le cerveau, pire que l'eau de Cologne obligatoire de ma mère à la sortie de la douche.

4 Jobastre : fou, fêlé.

Pierre remonta ses lunettes à triple foyer en rigolant comme un âne.

— Peut-être que maintenant sa pisse va sentir le romarin...
Tout le monde s'esclaffa.

Fleurdech, en 1977, c'était un ensemble d'immeubles avec un magnifique jardin tropical, mêlant plantes grasses, cactus, palmiers et autres végétaux inconnus. Tout un univers que l'on ne cessait d'explorer. L'aventure à cette époque, c'était au bout de la cité, comme si on allait au bout du monde. Il y avait évidemment l'interdit des parents « interdiction d'aller au dehors de la cité » et la peur du monde extérieur. Mais, les minots que nous étions grandissaient et nous avions envie de plus, plus loin. Plus on testait la limite de la cité, plus l'interdiction s'effaçait de nos têtes.

Alors cette occasion était trop belle, on allait se mettre au défi, faire un truc jamais fait. J'avais senti, avant même qu'on ne trouve l'idée, que tout le monde était d'accord. Fallait juste qu'on bouge de cet endroit, les escaliers pleins de pisses n'aidaient pas à délirer et la chaleur nous terrassait. On se dirigea naturellement vers l'entrée treize, celle de Pierre. On zonait là, sur une sorte de dalle surélevée qui nous donnait la possibilité de tous nous asseoir. Cela nous permettait d'avoir une vue magnifique sur les garages en contrebas. C'était notre paysage de réflexion. On y puisait souvent des idées, surtout quand on jouait à la belote.

C'est Solal qui relança l'affaire.

— On pourrait faire un totem pour le King et on le ferait brûler ? Ça ne serait pas mal ?

— Ah oui et tu ferais ça où ? répondit Éric

— Ben là, juste derrière l'école maternelle ? Là où on fait le feu de la Saint-Jean ?

— On a fait ça en juin déjà on va pas recommencer c'est pas un feu de la Saint King !

Thibault vira une calbote⁵ à Solal qui se marra un coup, puis qui para la deuxième salve.

— C'est Pierre qui a raison, on prend les vélos et on fait un truc qu'on n'a jamais fait, dis-je.

5 Calbote : petite tape qui claque sur le crâne.

— Et oui, c'est vrai... Pierre était content qu'on l'écoute.

Je me levai et me mis en face à eux. Je gâchais toute la vue sur les garages, mais mon idée en valait la peine.

— On prend les vélos et on va à la tête de mort, depuis le temps qu'on doit y aller !

— La tête de mort ? On avait lancé le cri en chœur !

— Quoi ?

— Pétard, ça fait flipper, c'est plein d'histoires qui craignent, les grands racontent que c'est dangereux. Y a des types qui font peur là-bas, on peut t'égorger ! Solal n'était pas ravi...

— C'est une super idée, mais c'est loin, dit Éric

— Avec les vélos, on y sera en une matinée, mon frère était déjà prêt !

Je lançai donc la conclusion !

— OK, on y va, mais faut qu'on se prépare. On va devoir affronter plein de choses.

— Et...

— Pierreeeeeeeeeeee !

La mère de Pierre avait souvent l'habitude de l'appeler comme ça par-dessus le balcon du deuxième étage pour qu'il rentre quand c'était l'heure de midi ! Quel que soit l'endroit où on se trouvait dans la cité, on pouvait entendre sa voix stridente.

— Pierreeeeeeeeeeee, on reprit en chœur et il nous fila des coups de pied en montant chez lui.

Fin de la matinée déjà, c'était passé vite pour une fois. Chacun rentrait chez soi. Éric dans l'entrée quinze, Solal dans sa maison en dehors de la cité, et Thibault et moi entrée seize, premier étage. C'était la seule entrée qui desservait les autres entrées, onze, douze, treize... de telle sorte qu'elle ne nous appartenait pas vraiment. C'était une sorte de porche avec des boîtes aux lettres par où tout le monde passait. Je n'aimais pas être dépossédé de notre entrée. Les autres, ils avaient quelque chose à eux, pas nous. Cela nous rendait différents, comme si au fond, on habitait partout et nulle part à la fois.